

## Tu l'imagines où, toi ?

Les écouteurs bien enfoncés dans mes oreilles, je marchais, les pas calés au rythme de la musique. C'était une nuit sans lune : seule la lumière des lampadaires éclairait le trottoir sur lequel j'avancais. Une grosse pluie tombait inlassablement et me glaçait les os lorsqu'elle traversait mon imperméable. Je croisais les doigts pour que mon téléphone ne se fasse pas mouiller.

La capuche posée sur ma tête et les mains plongées, bien profondément, dans mes poches, je continuais de garder une démarche lente, calme et finissait de traverser Grafton Street, toujours sous la pluie. Malgré tout, les bars restaient bondés et animés. J'évitais au maximum de me mêler à la foule. Après des jours et des jours enfermée, j'avais eu besoin de prendre l'air. L'ambiance de l'hôpital avait quelque chose de pesant, de difficile et d'agaçant. Je ne me rappelais plus la dernière fois que j'en étais sortie pour m'aérer l'esprit comme ce soir... Il y avait bien longtemps sûrement.

Ma mère avait eu un très grave accident de la route trois semaines auparavant, alors qu'elle venait nous chercher chez notre père, à l'extérieur de Dublin, à mon petit frère et à moi. Un camion était rentré dans sa voiture, sûrement à cause de la pluie sur le bitume, on nous avait dit. Voilà donc trois semaines qu'elle avait été placée dans un coma artificiel. Trois semaines que personne ne savait si elle allait pouvoir s'en sortir. Trois semaines que je restais à l'hôpital St James, n'en sortant qu'une à deux fois par semaine. Trois semaines que des cernes se creusaient sous mes yeux et que ces derniers ne cessaient d'être rouges à cause de mes pleurs.

Je finissais de traverser le quartier historique, après être passée devant la Cathédrale Christ Church, avant de passer la porte automatique symbolisant l'entrée de l'hôpital. Je connaissais le chemin, du hall d'entrée jusqu'à la chambre de ma mère, par cœur. Alors que la plupart des patients et leur famille se perdaient face aux murs neutres, sans détails et tous semblables, délimitant les couloirs et les multiples salles d'attente aux chaises couleur corail, vert pomme ou bleu nuit, je pouvais m'y repérer les yeux fermés, malheureusement.

J'ouvris la porte de la chambre précipitamment, appuyant ma main sur la poignée en fer, sans me soucier de l'intimité des gens qui pouvaient se trouver à l'intérieur. Et, en effet, je surpris mon frère, Tom, penché à la fenêtre, alors que la pluie avait tout de même réussi à mouiller ses cheveux, prendre la manche de son pull pour essuyer le dessous de ses yeux, là où des larmes venaient juste de couler. Du haut de ses treize ans, malgré sa maturité, il était bien trop jeune pour perdre un parent. Nous ne nous parlions pas souvent, vraiment que très rarement. Pourtant ce soir-là, je décidai de me diriger vers lui, après avoir jeté un regard sur le corps étendu, sur le lit, de ma mère, les yeux clos et la bouche cachée derrière un masque pour l'aider à respirer. Une fois arrivée au niveau de Tom, je posai mes mains sur ses épaules avant de l'attirer vers moi et de le prendre dans mes bras. Je sentis, même sans le voir, un air surpris sur son visage mais je savais que, tous deux, nous en avions besoin. Devant l'impossibilité de savoir si notre mère allait s'en sortir, nous nous sentions désarmés. Et ce sentiment hante et rend faible, impuissant.

Je décidai, encore, de briser notre silence qui, au fur et à mesure des jours, s'était bien installé mais ne parvenait pas à devenir normal : il restait encore trop pesant, trop difficile à supporter. Aujourd'hui, j'avais besoin de parler à mon petit frère et je lui dis, alors :

- Tu l'imagines où, là, Maman, toi ?

Il répondit presque immédiatement, comme s'il avait déjà pensé à une réponse, ce qui m'étonna :

- Honnêtement ? Je pense à un truc poétique. Je la vois allongée sur le dos, dans un champ, de jour comme de nuit, le visage tourné vers le ciel, en train d'admirer le soleil qui devient trop puissant vers midi pour garder les yeux ouverts puis à admirer les étoiles pendant la nuit profonde.

- Tu crois qu'elle les connaît, les différentes étoiles ?

- Maman? Oui, c'est sûr : la Grande Ourse, la Petite Ourse, la Moyenne Ourse et puis le Bébé ours.

- Et elle, dis-je alors que je commençai déjà à rire, c'est Boucle d'Or, avec un épi de blé dans la bouche.

Tom rigola. Un rire sincère mais pourtant retenu. Comment lui en vouloir de se contenir ?

Le peu de bonheur que nous venions de retrouver s'estompa presque aussi vite qu'il n'était apparu. J'observai mon frère : il avait plongé son regard vers l'horizon, à travers la fenêtre, la nuit bien noire (où il était impossible de voir la ville) et les seaux d'eau qui continuaient de tomber. La tête appuyée sur mes mains, les coudes posés sur le rebord de la fenêtre, je suivis son regard avant de déclarer, d'une voix douce et calme:

- Je l'imaginai plutôt en pleine forêt Amazonienne, telle une aventurière, en train de braver mille dangers avec un but purement personnel, tu vois ? Un truc complètement fou, que personne ne comprendrait mais qui lui ressemblerait.
- Tu te rappelles où est-ce qu'elle voulait voyager ? me demanda simplement Tom.

Je mis du temps à répondre. Non pas parce que je n'avais pas la réponse. J'avais eu du mal à accepter le « voulait ». Notre mère n'était pas encore partie définitivement, y croire était devenu une nécessité pour moi.

- En Antarctique, finis-je par dire.

Tom hochait la tête. Faire semblant et dire que tout allait bien semblait impossible. Même lors des rares fois, comme celle-ci, où nous essayions de nous changer un peu les idées, le souvenir de notre mère, pas branchée à une machine, restait ancré à nos rétines. Tout comme l'espoir de la retrouver.

- Et pourquoi pas sur la Lune ? lançai-je.

- Ou à Ibiza ? déclara-t-il, dans la foulée.

- Non : en train de nager avec des dauphins.

Je pouvais l'imaginer n'importe où, tant que je la voyais heureuse. Aux quatre coins du monde ou aux quatre coins de l'Univers, tout ce que je souhaitais était qu'elle soit joyeuse, bien n'importe où où elle se trouvait. Je voyais encore très nettement son sourire, la dernière fois qu'elle m'avait prise dans ses bras, avant de nous laisser chez notre père, une semaine avant son accident. Et cette vision, je l'avais gardée en moi dès les premières secondes après l'appel de l'hôpital, visant à nous prévenir de son état.

Seulement, ce que je souhaitais encore plus que son bonheur, c'était son retour parmi nous.

Finalement, Tom lança :

- Ou simplement à la maison, juste après être rentrée du travail, assise sur le canapé, épuisée...

- Avec moi, d'un côté, le coupai-je, qui marchande pour aller à cette soirée où tout le monde ira, le samedi d'après...

- Et moi, de l'autre côté, qui lui demande de l'aide pour un exercice de maths.

Et lorsque nous eûmes fini de parler, je sus que c'était là où elle et ses pensées se trouvaient. Affalée sur notre minuscule et vieux canapé rouge, ses longs cheveux bruns ondulés relevés en un chignon retenu par un crayon de papier, soupirant de fatigue à cause de sa journée de travail et d'exaspération pour nous, après avoir enlevé ses lunettes de vue de son nez et essayant, tout de même, d'entendre le son de la télévision. Je l'avais su épuisée. J'avais su que depuis des mois elle ne trouvait plus le sommeil. J'avais su que nous ne faisons que très peu d'efforts pour l'aider à aller mieux. Pourtant, même devant notre égocentrisme perpétuel, à mon frère et à moi, je la voyais toujours relever la tête, faire respecter ses principes et garder le sourire même en faisant les tâches les plus désagréables à faire.

Au fond de moi, j'espérais que, ce soir-là, ce ne soit pas la fatigue qui lui ait fait perdre le contrôle, que ce n'était pas son épuisement accumulé qui l'avait mise entre la vie et la mort.

Alors, tous les deux, Tom et moi, simultanément, nous nous retournâmes pour nous poster de face à notre mère, soupirant de nostalgie pour ses petites habitudes qui ne faisaient pas de nous des enfants parfaits mais qui nous manquaient, bel et bien.

- Tu vois, dis-je finalement, il y a pleins d'endroits où elle peut être en ce moment, heureuse. Pleins "d'ailleurs" rien qu'à elle.

## L'ENDORMEUR D'ENFANTS

«Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants,  
mais peu d'entre elles s'en souviennent.»

~ Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

\*\*\*

Apolline a six ans (et demi!). Comme chaque soir, depuis plus d'un mois maintenant, elle a du mal à s'endormir. Comme chaque soir, elle redoute ce moment où, l'histoire terminée, sa mère clot le livre, s'approche d'elle pour l'embrasser sur le front et, après avoir jeté un dernier regard plein de tendresse vers sa fille, referme la porte. Sa mère la croit plongée dans ses songes mais, en réalité, Apolline est plongée dans le noir, bien consciente qu'elle n'a plus que pour seul compagnon monsieur Lapinou qu'elle blottit contre elle comme pour se donner du courage. Comme chaque soir, elle s'enroule dans la couverture tel un sushi en faisant bien attention notamment à ce que ses pieds ne sortent pas du lit. À tout moment, Korona, le vilain monstre, pourrait surgir... Elle en a tellement entendu parler récemment et même ses parents ont l'air de s'en soucier. Aujourd'hui, sa meilleure amie, Lily, qu'elle n'a pas vue depuis ce qui lui semble être des décennies, lui a appris au téléphone qu'il avait déjà attrapé son oncle et risquait de s'attaquer à sa tante d'ici peu. De ce fait, Apolline a peur. D'habitude c'est son père qui la rassure en lui chantant une douce berceuse mais il travaille en ce moment. D'ailleurs, il travaille beaucoup en ce moment. Cela fait deux semaines qu'elle ne l'a pas vu. L'autre jour, elle a surpris une conversation de sa mère au téléphone. Apparemment, il est à Karentène. Quel drôle de nom! Apolline s'imagine que c'est l'hôpital où il exerce en tant que médecin. Son papa lui manque terriblement mais sa mère, la voix chevrotante, lui a dit qu'il fallait rester fortes pour l'aider à sauver les gens qui sont malades.

Les minutes passent sans que Apolline ne trouve cependant sommeil. Avec tout ça, comment ne pas faire de cauchemar ? Elle voudrait s'évader, ne serait-ce qu'un instant, pour oublier le présent. Alors, elle compte les moutons, en vain : elle est bloquée au trente-neuvième. Le nombre suivant, elle ne s'en souvient plus. Si seulement, elle avait été plus attentive à ce que racontait maîtresse Sophie... Tiens, bien qu'Apolline n'ait jamais été une élève studieuse, sa maîtresse lui manque elle aussi ! Soudain, alors qu'elle remue ses méninges pour trouver LE nombre, elle sent sur son front comme des flocons de neige qui tombent de nulle part. Elle redresse alors sa tête: ce sont des grains de sables ! Oui, au dessus d'elle, sur son tapis volant, se tient le Marchand de sable, le MARCHAND DE SABLE ! Une longue barbe blanche, des lunettes en forme de demi-lune et une tête au visage placide, surmontée d'un couvre-chef quelque peu excentrique qui lui rappelle celui de son papy : la description correspond, elle ne peut pas se tromper, c'est bien lui. Pourtant, on lui avait répété et répété qu'il n'existait pas...

Le marchand de sable est confus. Il est vrai que ces temps-ci il a remarqué que les enfants - tout comme les adultes d'ailleurs- sont beaucoup plus agités, mais après des années voire des siècles de métier, c'est bien la première fois qu'un enfant résiste à ses pouvoirs soporifiques. Étonné, il s'approche de l'enfant en question. Elle a l'air triste et apeurée. La pauvre petite. Il ne va tout de même pas la condamner à l'insomnie... Alors, lui vient une brillante idée. Et s'il lui proposait de l'accompagner pour la tournée de cette nuit ? En plus, avec le décalage horaire, elle n'aura même pas besoin de s'endormir ! À l'annonce de son offre, Apolline, enjouée, accepte et s'agrippe au tapis, impatiente de partir à l'aventure. Et c'est ainsi que tous deux, confortablement assis sur le tapis, s'envolent dans le ciel. La voilà donc embarquée pour un odyssée extraordinaire aux côtés de «l'endormeur d'enfants», comme aimait le surnommer mamie Germaine. De là-haut, elle observe - non, elle contemple- sa ville comme elle ne l'avait jamais vue. Pour une fois, Paris n'est pas camouflée par une brume grisâtre et on peut même distinguer au loin la tour Eiffel. Les rues sont inopinément calmes et vides. De la fumée s'échappe des cheminées voisines. Au fur et à mesure qu'ils s'élèvent,

tandis que la lune s'agrandit jusqu'à nous dévoiler ses plus intimes cratères, les lumières émanant des lampadaires se métamorphosent en des petits points jaunes clignotants qui ressemblent étrangement à ces lucioles que Lily et Apolline tentaient de capturer l'été dernier à la maison de campagne. Le Marchand de sable, toujours aussi émerveillé même après tant d'années, regarde la petite fille subjuguée à son tour par un tel spectacle. Et elle n'est pas au bout de ses surprises...

Il l'emmène maintenant en Amérique où le crépuscule va bientôt laisser place à la nuit. Il profite du trajet pour lui révéler deux, trois anecdotes. «Le tout dans mon métier, lui confie-t-il, c'est de ne jamais être en retard. » Ensuite, ils s'arrêtent devant chaque maison qu'ils croisent le temps que le vieil homme déverse sa poussière magique, s'assure que les enfants dorment bien et repartent. Intriguée, Apolline, qui n'est pourtant pas très bavarde, lui pose un tas de questions :

«- C'est toi qui fais ça, tout seul, chaque jour ? demande-t-elle

- Oui, mais je ne travaille que la nuit, lui répond-il amusé, j'ai tout le jour pour me reposer.

- Ça ne t'arrive jamais d'oublier des enfants ? renchérit Apolline trop excitée de converser avec le Marchand de sable pour écouter ses réponses.

- Oh, tu sais, à mon âge, il n'est pas rare de faire des erreurs d'étourderie... se lamente-il ironiquement, le sourire au coin des lèvres.»

Apolline esquisse un sourire en retour puis, trop curieuse, reprend son interrogatoire :

«- Les adultes aussi, rêvent ? le questionne-t-elle, avec inquiétude.

- Bien sûr, mais il arrive un certain âge où ils n'ont plus besoin de moi et...

- Donc, plus tard, tu ne viendras plus me rendre visite? le coupa-t-elle, une expression de terreur sur son visage.

- Oui, sûrement, mais je ne cesserai pas de veiller sur toi pour autant. Il arrive parfois que j'utilise ma poudre magique pour les adultes insomniaques, ceux qui ont du mal à dormir, la rassure-t-il.»

«Insomniaque», voilà un mot intéressant pense Apolline, déjà fière du prestige qu'elle tirera auprès de ses camarades en le répétant à maîtresse Sophie. Subitement, une autre question lui vient à l'esprit :

«- C'est toi qui fabriques les cauchemars?

- Non, pardieu ! Tout ça, c'est une longue histoire, se contente-t-il de répondre.»

Mais, percevant son regard insistant, il reprit :

«- La légende raconte que, depuis la nuit des temps, il existe deux gardiens du sommeil, explique-t-il avec une pointe de mystère dans la voix, le Marchand de sable et le Semeur de troubles. À l'origine, ils étaient deux pour se relayer et disposaient de deux pots de grains de sable, un aux vertus tranquillissantes et un aux propriétés effrayantes. Dans un souci de Bien, les gardiens s'étaient donc accordés pour recourir exclusivement au premier pot. Malheureusement, un jour, le Semeur de troubles jugea plus rentable d'utiliser le second pot, si bien que, subrepticement, il s'empara de celui-ci et mena dorénavant ses propres expéditions nocturnes pour répandre le Mal en endormant les enfants par des cauchemars. Le Marchand de sable de l'époque tenta évidemment de le raisonner maintes et maintes fois, mais il était déjà trop tard. Une fois qu'on a goûté au Mal, il est difficile d'en sortir... Ainsi, de génération en génération, chaque nuit, tel un anathème, c'est la course entre le Marchand de sable et le Semeurs de troubles pour endormir les enfants le premier.

- C'est affreux ! Est-ce que ça veut dire qu'on va le croiser ?

- Non ne t'inquiète pas, il fait toujours la route dans le sens inverse.

- Mais, à quoi ça sert de répandre le Mal alors ?

- Je ne sais pas. C'est une querelle de longue date mais de ce que j'avais compris quand on me narra ce mythe, il n'a pas la même conception du mal que toi ou moi. En fait, pour lui, tout est notion d'équilibre, d'où l'existence des deux pots. Quelque part, oui, tous les cauchemars ne sont pas mauvais. Ils peuvent nous aider à relativiser sur le présent par exemple. Néanmoins, le Semeur de troubles abuse de son pouvoir et terrorise les enfants par pure avidité...»

Apolline médite ces dernières paroles, et alors qu'elle aimerait lui poser une ultime question, la plus importante, «Et toi, qui t'endort ?», ils arrivent à destination. Devant eux se dessinent les littoraux de l'Inde -maîtresse Sophie avait déjà employé ce terme en classe pour désigner un pays lointain- et de contrées limitrophes. Derechef, le marchand de sable se met au travail et éparpille les cendres granuleuses un peu partout. Fascinée par son activité, Apolline voudrait essayer mais, timide,

elle n'ose pas demander. Le Marchand de sable l'a bien compris et lui promet qu'elle pourra s'occuper des enfants suivants. À ce moment-là, la fillette aperçoit un petit garçon à travers les taules d'une étrange cabane. Rectification, il s'agit plutôt d'un amas de débris formant des sortes de maisons précaires entassées les unes sur les autres. Le petit garçon doit avoir six ans, comme elle. Lui aussi, il paraît inquiet mais, contrairement à Apolline, il n'a ni monsieur Lapinou pour le soutenir psychologiquement, ni de couette autour de laquelle il pourrait s'enrouler pour se protéger. Alors, la fillette, tout émue, se dit qu'elle pourrait lui offrir, même si ce n'est qu'éphémère, un petit réconfort, une once de douceur, grâce à la poussière magique. Le Marchand de sable lui tend le pot contenant le sable, elle y plonge sa main de manière à prendre une bonne poignée, puis, en soufflant légèrement dessus, fait glisser tout doucement le long de sa paume, dirigée vers le front du jeune Indien, les petits grains scintillants. On aurait dit de minuscules étoiles filantes. Instantanément, le petit bonhomme se frotte les yeux avec ses doigts tout sales et s'immerge Ailleurs, dans un monde imaginaire à des années-lumière de sa misère quotidienne. Apolline est comblée. Elle aussi s'est rendue utile ce soir, elle en est persuadée.

Puis, ils continuent leur périple, toujours en direction de l'Ouest. Au cours de ce voyage, ils traversent le Japon, le Sri Lanka, l'Arménie, les Émirats Arabes Unis, Djibouti, la Grèce, l'Italie, et plein d'autres pays encore. Maîtresse Sophie sera épatée de ses progrès en géographie ! Elle voit toute sorte de choses plus incroyables les unes que les autres : des monuments gigantesques, des paysages pittoresques, des peuples de toutes les couleurs. La nuit, tout se mélange harmonieusement comme les teintes de l'arc-en-ciel. Elle pourrait passer des heures à admirer le monde. C'est beau ! Ailleurs comme ici, malgré tout ce qui se passe, les gens rêvent. C'est leur seule échappatoire. Néanmoins, les deux protagonistes ne doivent pas tarder car tous les enfants doivent être servis avant que le Semeur de troubles ne s'en charge ! Au bout d'un certain temps, ils entendent des sortes de clapotis. Plus ils se rapprochent, plus le bruit s'intensifie et devient de plus en plus distinct : ce sont des dizaines -non, des milliers- de mains qui claquent entre elles, à l'unisson. «Saperlipopette, il est déjà vingt heures ! Il est temps que je te ramène à la maison». À peine ces mots prononcés, Apolline, épuisée mais l'esprit apaisé, s'endort.

Lorsque Apolline se réveille, il fait jour. Elle est dans son lit, monsieur Lapinou toujours blotti contre elle. Quel drôle de rêve elle eu cette nuit pense-t-elle alors. Elle retire son plaid, ou plutôt le démêle -inconvenient de la technique du sushi-, se lève d'un bond puis s'empresse de raconter à sa mère son épopée. Elle se souvient des moindres détails de cet univers onirique. Et quand elle retourne dans sa chambre pour se préparer, il y avait trois petits grains de sable déposés sur son oreiller...

\*\*\*

Depuis, Apolline ne fait plus de mauvais songes et, du haut de son balcon, applaudit tous les soirs à 20h, avant de se coucher, pour encourager son père et les autres héros qui combattent le monstre.

Même bien des années plus tard, engagée, elle continue ce rituel car elle refuse de les laisser tomber dans l'oubli. Même bien des années plus tard, nostalgique, elle garde toujours l'espoir de recroiser l'endormeur d'enfants.

## Couleur cassis

22h30, affiche ma Rolex. Deux heures de retard donc pile à l'heure. Léonor descend de la voiture, moi je vérifie une dernière fois mes cheveux et mon maquillage dans le rétroviseur. Parfait.

– On y va, dis-je.

On rejoint le reste de notre groupe à l'intérieur. J'aperçois Florian à côté de la piscine une bière à la main.

- Hé, Hazel, regarde qui est là, me lance Léonore avec un clin d'œil.
- Je croyais qu'il était parti en voyage ?
- Apparemment non. Allez va lui parler.
- D'abord je pars boire un verre sinon je n'arriverais jamais à lui parler.

Je pars en direction de la cuisine. Je trouve du whisky et m'en sers un verre. Je le bois cul sec et m'ouvre une bouteille de bière. Je suis un peu timide et encore plus quand je dois parler à un mec aussi beau que Flo. Il me plaît bien et on est des bons amis mais j'aimerais qu'il y est plus entre nous et je compte bien lui faire comprendre ! Un peu d'alcool dans le sang devrait m'aider à ne pas bégayer ni à rougir. Je le rejoins et on parle tranquillement pendant trente minutes.

- Tiens Hazel, goûte-moi ça c'est une pépite gustative, me dit-il en me tendant une bouteille avec une jolie couleur cerise.
- Euh, ouais, pourquoi pas, il y a quoi dedans ?
- Mon pote m'a dit que c'était de la vodka avec du cassis. C'est le pro des mélanges, ça va être mooortel.

*(Si j'avais su à quel point il disait vrai)*

J'en bois un peu et Florian aussi. Un quart d'heure après la bouteille est vide et nous on a la langue pâteuse. Son ami est vraiment doué, c'était bien dosé, fruité... Bref, parfait. Je commence à me lever mais retombe aussitôt sur mes fesses. On part dans un fou rire. Finalement, il m'aide à me lever. On est instables tous les deux sur nos jambes et il nous reste des larmes de rire aux coins des yeux. Je passe à côté d'une de mes amies et lui prends son coca. Sauf qu'il n'y avait pas que du coca dedans. Ma tête tourne et je vois mon monde tourbillonner autour de moi. J'étouffe un gloussement, je vois la vie en rose au premier degrés. J'ai l'impression de regarder ma vie d'un point de vu extérieur comme si j'étais sortie de mon corps. Il devait y avoir de la drogue dans ce verre car je vois des animaux improbables sur la pelouse violette. J'ai l'impression d'avoir changé de planète ou de me retrouver plongée dans un film de science-fiction. D'être totalement autre part en somme. Je sens que je tombe, je tourne ma tête et vois Flo les mains tendues comme s'il venait de me pousser. Il rigole alors moi aussi mais soudain ma bouche se remplit d'eau. Tout devient bleu. Je bats mes bras et inspire de l'eau à grandes goulées. Et soudain tout vire au noir et je pars, loin de cette terre.

Mes yeux s'ouvrent lourdement dans un environnement blanc du sol au plafond. Une goutte s'écrase sur ma joue et je vois ma mère à côté de moi.

- Oh ma puce tu m'as fait si peur.

J'ai mal à la tête et un souvenir confus de la veille à part un grand sourire, des bras tendus vers moi et tout cela teinté de bleu.

Un docteur entre dans la pièce, ma chambre d'hôpital réaliserai-je plus tard.

Il parle longtemps, décrit de long en large ce que je fais ici. Il me dit que j'ai été retrouvée au fond d'une piscine par une voisine grincheuse qui venait râler car le bruit de la fête était trop fort, qu'elle m'a vue dans la piscine et voyant que je ne remontais pas a appelé le SAMU, m'a sortie de l'eau et fait un massage cardiaque et... hum... et cætera. Ce ne sont même pas mes amis qui m'ont sauvé la vie. Évidemment ils étaient trop bourrés pour se rendre compte de quoi que ce soit.

- Tu as failli y rester. C'est passé à un cheveu. Heureusement que cette voisine a eu un bon réflexe.

Cinq minutes que j'étais réveillée, que je *vivais*, que déjà le docteur me baratainait avec le fait que je pourrais être morte et que la voisine était une héroïne. Il ne pourrait pas faire un effort et dire « tu es en vie c'est génial » point final ? Le médecin fait les contrôles de routine pour voir si tout va bien et s'il pourra me laisser sortir. Je me retrouve seule avec ma mère.

- Hazel pourquoi tu as fait ça ? Tu m'avais toujours dit que tu ne buvais pas et qu'il n'y avait pas d'alcool dans tes soirées...

Je n'ose même pas la regarder dans les yeux. J'ai si honte. Je m'entends très bien avec ma mère, on a un lien fort donc je m'imagine assez bien la douleur qu'elle a dû ressentir en faillant me perdre. Elle me prend dans ses bras et me serre fort.

- Maman, je peux plus respirer là.
- Pardon ma chérie. Ça va ? Tu veux boire quelque chose ou manger ?
- Je veux bien de l'eau s'il te plaît.
- Tu es sûre que ça va ?
- Oui, oui j'ai juste un peu mal à la tête mais rien de grave ne t'inquiète pas.

Ce que je ne lui dis pas c'est que je réalise que le garçon que j'aime a failli me tuer. J'ai frôlé la mort et chaque cellule de mon corps s'en rappelle encore. En me réveillant dans cette lumière blanche j'avais cru être arrivée au bout du tunnel. Le fameux tunnel qu'on voit quand on meurt d'après le mythe populaire. Comme une idiote je croyais que j'étais arrivée au paradis ou quelque chose du même style. Qui me dit que j'y aurais mérité ma place ? Quand je regarde ma mère je me dis que de toute façon le paradis n'aurait pas été parfait sans elle. Une larme coule sur ma joue en repensant à tout cela. Dire qu'à la base j'avais juste bu pour oublier tous mes petits soucis quotidiens, pour être ailleurs une heure ou deux. J'étais sur le point de ne plus avoir de soucis. J'ai failli tout perdre, à deux doigts d'acheter un ticket sans retour, direction inconnue. Et je ne peux m'empêcher de me dire que je ne suis pas la seule à avoir vécu ça et combien ne s'en sont pas aussi bien tirés... Je ne suis pas une grande écrivaine, juste une adolescente comme les autres qui avaient besoin de poser des mots, *ses mots*, sur ce qu'elle venait de vivre. Je ne sais pas qui lira ce texte et je ne veux pas passer pour une moralisatrice barbante que personne ne considérera. Seulement dire que les drames ne sont pas juste à la télé ou pour les autres. C'est délicieux de se sentir loin de nos problèmes quelques temps, c'est beaucoup moins drôle de se réveiller dans un hôpital, pour les plus chanceux. Il y a quand même des ailleurs préférables à d'autres.

Lia  
alias Elsa Denuel



## Echos du passé

Un triste jour d'automne, une silhouette à l'allure svelte s'avança précipitamment dans le creux de la forêt, des longs cheveux blonds fouettant l'air nerveusement, un visage nul innocent face à la vie, puits de tous les péchés. L'adrénaline parcourrut ses veines et chaque cellule de son corps. Elle ne sentit même plus son souffle erratique ; son cœur qui s'emballa ; ses larmes coulant à flots sur ses joues à chaque kilomètre parcouru. Le froid de la saison tant la frigorifia, comme il la brûla ; la forte pluie s'écoulant sembla être en accord avec sa tête et son cœur, s'enfuir fut la seule solution, fuir jusqu'à ne plus rien ressentir. A chaque pas, elle renferma son passé à double tours au fond d'elle-même se laissant désormais envahir de solitude espérant ainsi arrêter la douleur mais plus que ça, survivre. Victime de l'écho de son propre passé, elle continua de courir, jusqu'à ne plus ressentir son corps ni même les écorchures désormais présentes sur ses pieds nus. A chaque seconde qui passa, la forêt l'engloutit dans ses entrailles, pour ne jamais la laisser repartir. Jusqu'au moment où elle s'arrêta, son corps ayant repris le dessus avant que son cœur ne lâche, se retrouvant écroulée sur le sol boueux et humide, il lui fallut de nombreuses minutes avant de se redresser et de prendre le temps d'observer autour d'elle, cette terre inconnue qui est désormais la sienne, car elle n'est sous l'emprise de personne, ou peut-être celle du temps. Un amas d'arbres tous plus grands les uns que les autres l'entouraient, comme s'ils l'accueillaient, leurs gigantesques branches couvertes de grandes feuilles dont certaines commençaient tout juste à tomber, parvenaient à la protéger de la pluie désormais devenue plus douce et du vent qui écorchait sa frêle peau. Les petits et grands habitants de ses bois observèrent discrètement la petite silhouette au visage d'ange nourri par la douleur et le mal, cela faisait si longtemps qu'un humain égaré ne s'était promené par ici... Elle eut comme l'impression que ces bois furent faits pour elle, un profond sentiment envahit la jeune étrangère, un sentiment d'appartenance qu'elle refoula aussitôt, il y a bien longtemps qu'elle n'appartenait à nulle part. Elle savait de nombreuses choses, était intelligente et eut malgré la noirceur des dernières années connu le bonheur ; l'amour familial ; l'amitié, elle savait ce que signifiait de se sentir vivante et pouvoir déployer ses ailes librement.

Le jour précédent, sur son poignet, un petit tatouage fut réalisé : « 1460 lunes », 1460 lunes depuis *ce jour-là*, depuis la naissance du démon contre qui elle se battait constamment, cet autre elle qu'elle appela « l'ombre ». La jeune fille était mauvaise si mauvaise, mais attention, uniquement sous son emprise car le diable lui-même était un ange à côté de « l'ombre ».

La jeune fille se mit alors à explorer la forêt, les habitants de celle-ci la suivant sans qu'elle ne s'en aperçoive. Elle passa près d'une rivière dont l'eau produit un bruit apaisant ; de nombreuses lucioles illuminaient le ciel au-dessus d'elle comme si elles cherchaient à lui montrer le chemin. Les hululements des oiseaux de la nuit la firent frissonner tant ils semblaient proches. Quelques mètres plus loin, elle parvenait à apercevoir un très grand arbre, différent des autres, et commença à aller dans sa direction. En arrivant devant celui-ci un mauvais pressentiment parcourrut son échine. L'arbre était gigantesque à l'allure imposante et dominante, « le Roi de la forêt » se dit-elle. Son écorce sembla si épaisse et rugueuse qu'elle devait dater de plusieurs décennies, mais le plus étrange fut les sortes de cocons géants qui étaient maintenus par les branches de l'arbre. Elle loupa un battement en observant le spectacle mais fut bien plus attirée par cet arbre qu'effrayée, enfin, « l'ombre » le fut. Alors qu'elle eut de plus en plus peur, le vent recommença à fouetter avec force et rage. Les habitants de la forêt sortirent enfin de leur cachette en formant un demi-cercle, la jeune fille était perdue, que se passait-il ?

Puis, dans la seconde suivante à l'unisson, ils se mirent à crier en direction de l'arbre comme s'ils le vénéraient, c'est là qu'elle entendit dans sa tête le rire diabolique de « l'ombre », se mettant à pleurer et à trembler de toute part, le rire dans sa tête s'intensifia « *notre jour est enfin venu ma petite, hahaha* », la jeune-fille commença à crier en se tenant la tête et en essayant de s'enfuir, mais n'y parvenait pas, « C'est juste un mauvais rêve, un simple mauvais rêve » se dit-elle. Le vent et les cris s'intensifièrent jusqu'à ce qu'une seule branche de l'arbre avançât dans sa direction, l'entoura par la taille, et la souleva au-dessus du sol. « *Laisse-toi faire, il va prendre soin de nous* », la jeune fille continua à crier, terrifiée et confuse, des feuilles géantes commencèrent à s'enrouler autour de

son corps la serrant de plus en plus, le rire de « l'ombre » résonnant toujours dans sa tête encore et encore et encore, jusqu'à ce que le silence et le calme règnent à nouveau au sein des bois et qu'un nouveau cocon apparaisse au sein de l'arbre.

*Klexos.*

*alias Joana ernandez Ferreira*

## L'horizon entre deux mondes

Je suis là immobile, face à l'espace, face à la mer, face à moi même. L'horizon me toise innocemment, rendant visibles mes doutes les plus profonds et ravivant mes rêves d'enfant. Perdu dans la contemplation de cet horizon, je ne sais pas réellement qui je suis, si je suis. Pourtant je le sais, je suis Nessim, inévitablement moi-même. Égaré dans l'extase de cet horizon bleuté, je ne sais pas où je suis. Pourtant je le sais, je suis là, inévitablement assis sur ce banc de pierre.

Face à cet espace, cette étendue d'immensité, je peux sentir la tempête arriver. Elle est proche, la grande tempête, cauchemar des marins. Je la sens s'approcher à une allure folle, sans prêter attention aux dommages qu'elle cause. Elle est fulgurante. Toute personne qui, voyant cette violence avancer droit vers lui, aurait la conscience de se protéger, ou bien de s'éloigner. Mais moi, assis face à cela, je m'oublie. Je reste hypnotisé.

Alors, doucement, le ciel s'assombrit, le vent souffle plus fort, et les vagues grandissent. La tempête se prépare face à moi-même, et je laisse mes souvenirs refaire surface.

Dans cette eau qui gronde de souffrance et de malchance je me vois. Je me vois quelques mois auparavant, loin d'ici, loin de ce monde, loin de cette terre d'accueil. Je vois ce temps, ce temps là, où je me trouvais de l'autre côté de cette mer que je regarde. Ce temps là, où je rêvais de me trouver ici, à l'opposé de la mer. J'ai passé des nuits entières à en rêver, des journées entières, des semaines entières à rêver éveillé d'un avenir qui ne viendrait jamais. J'en rêvais tellement fort que je n'osais même plus y croire, mais ce rêve continu me tenait en vie. Ce futur était devenu à mes yeux une simple histoire irréaliste qui faisait battre mon cœur. Mais animé par un espoir insensé, j'ai voulu voir de mes propres yeux ce futur inimaginable. Alors je me suis battu, je me suis inlassablement battu, contre tout. Contre la souffrance dans laquelle nous vivions, contre la famine qui nous hantait, contre ces cauchemars qui peuplaient nos esprits, contre la peur qui nous habitait.

Dans des moments de faiblesse, où la fatigue et le désespoir me surprenaient, où je perdais tout espoir de traverser un jour cette mer, je ne souhaitais qu'une chose. Une simple chose. M'abandonner au sort que me réservait cette vie de misère, et attendre, sereinement, que la mort, dans mon sommeil ou bien dans un ultime coup de feu, vienne me chercher. Pourtant je ne pouvais m'y résoudre quand je voyais ma sœur dormir près de moi. Je ne pouvais me résoudre à abandonner cet ange. Cet ange que je m'étais promis de protéger et de sauver. Alors, doucement, je la prenais contre moi, et lui chuchotant des promesses d'avenir au creux de l'oreille, je reprenais espoir, comme si je m'adressais à moi-même.

Dans notre quotidien de détresse la peur nous submergeait. J'avais peur. Nous avions tous peur. Tellement peur que nous oublions le sens de cette terreur perpétuelle qui nous habitait. Tellement peur que je ne savais plus qui était l'ennemi.

Nous avons marché des journées entières sous les pluies de bombardements. Des journées entières à tenter d'échapper aux tirs de l'ennemi et aux ravages de cette haine. Des journées entières à suivre un chemin invisible. Ce chemin qui nous mènerait jusqu'à la vie, peut être même jusqu'à un semblant de bonheur.

Pendant cette fuite vers un autre monde, sur cette route inconnue, nous avons rencontré des gens qui, comme ma sœur et moi, avaient perdu leur famille et dont le village avait été détruit. Des gens qui, comme comme ma sœur et moi, se démenaient pour survivre et qui, chaque soir, priaient pour rester en vie jusqu'au lendemain, se demandant sans cesse si cette nuit serait la dernière. Ces gens, qui nous servaient de guide, alors qu'ils étaient eux-même tout aussi perdus que nous. Ces gens, tous ces hommes, ces femmes, et ces enfants, nous les rencontrions, nous faisons un bout de chemin ensemble, puis nous les perdions de vue. Alors nous continuions notre route, et nous en rencontrions d'autres, qui nous racontaient la même histoire, portant la même détresse dans leurs regards.

Et dans leurs regards, c'était mon reflet que je voyais.

Le chemin fut long, très long, jusqu'à arriver finalement près des bateaux qui devaient nous amener de l'autre côté de la mer, vers cette terre nouvelle, cette terre prometteuse de mille bonheurs, cette terre tant rêvée. Malgré l'épuisement qui ravageait mon être et la faim qui me tirillait, je ressentis une joie m'envahir en voyant au loin ces bateaux de fortune. Une joie depuis longtemps oubliée qui vint me redonner la force qu'il me manquait.

Seulement, je compris très vite qu'il nous faudrait attendre avant de pouvoir partir dans une de ces embarcations. Attendre que la chance nous sourie. Attendre avant d'entamer la dernière ligne droite vers la vie. Alors j'attendis, enlaçant ma sœur contre moi et cherchant en vain de quoi nous nourrir. Et au milieu de tous ces autres fugitifs qui nous accompagnaient dans cette attente interminable, je rêvais, comme eux, de pouvoir un jour me trouver de l'autre côté de cette mer.

Ce n'est que lorsque que je n'y crus plus, lorsque je commençai à perdre tout espoir de voir un jour cette terre rêvée, que nous pûmes embarquer.

Nous étions entassés sur un bateau de fortune pas plus large qu'un radeau, je serrais ma sœur dans mes bras, n'osant pas desserrer mon étreinte par peur qu'elle tombe et je voyais une femme près de moi, faire de même avec son bébé pleurant contre elle. Au loin dans la mer, je vis un bateau de la même sorte que le notre chavirer, j'entendis des cris, des appels à l'aide, en vain.

La traversée fut des plus épouvantables, la cruauté du passeur me terrifia, les remous de la mer m'effrayèrent.

Le chemin a encore duré quelque temps avant que je ne m'échoue ici. Je ne me souviens plus

exactement comment cela s'est passé, comment est-ce que je me suis échoué près de ces vagues. Je me souviens simplement de la sensation de sentir sous mes pieds un sol étranger. Un sol qui m'accueillait. Face à ce lieu où je me trouvais, ce camp de réfugiés, j'ai compris très vite, que le voyage n'était pas terminé. Que ce périple venait tout juste de commencer. Très vite j'ai compris, que j'avais quelque peu idéalisé mon arrivée.

Cela fait maintenant plusieurs jours que suis là, toujours avec ma sœur près de moi. Je réalise la chance que j'ai de l'avoir toujours à mes côtés, la chance que j'ai de pouvoir la prendre dans mes bras. Je réalise aussi la chance que j'ai d'avoir pu traverser la mer sans soucis, la chance que j'ai d'être encore en vie.

Je vis désormais dans un camp, entourés de gens comme moi, portant toujours la même espérance dans leur cœur. Ils ont tous fuit la même chose, la même détresse et la même misère, la même guerre. Mais tous gardent toujours le même espoir dans leurs sourires. En m'éloignant un peu du centre du campement, je me retrouve près d'une petite falaise, face à la mer. Alors je suis là immobile, face à l'espace, face à la mer, face à moi même. L'horizon me toise innocemment, rendant visibles mes doutes les plus profonds et ravivant mes rêves d'enfant. Perdu dans la contemplation de cet horizon je me laisse aller, pour quelques temps, à rêver l'avenir qui m'attend.

Je vois dans le ciel ensoleillé un oiseau s'élever vers les nuages, voler dans ce ciel infiniment grand, s'égarer dans son immensité et s'éloigner vers l'horizon, profitant pleinement de cette liberté. En observant ses mouvements aériens, je me sens près de lui, je ressens sa liberté. Je comprends son insouciance, et j'imagine son sentiment de contentement. Je me sens comme lui, malgré les conditions difficiles où nous sommes aujourd'hui, je sais désormais que rien ne pourrait être aussi terrible que mon passé que je fuis.

Alors, sans plus me préoccuper de l'instant présent, je continue d'imaginer quel sera mon futur, ce que me prévoit mon lendemain inconnu. J'ose espérer pouvoir m'éloigner de cette côte rapidement, ne plus voir cette mer qui m'a fait tant souffrir et qui ravive en moi des souvenirs bien trop terribles.

Je m'imagine aisément en un lieu qui m'accueillerait, dans une ville où je pourrais reprendre une vie presque normale, une vie comme celle de n'importe quel autre enfant de mon âge. En plongeant mon regard dans ce ciel qui me surplombe et qui m'entoure de toute son immensité, j'imagine la joie que je ressentirai quand on me donnerait mon statut de réfugié. Une joie certaine, incontrôlable, une joie synonyme de renaissance et d'espoir retrouvé. Une joie qui emplirait tout mon être, et une joie que je n'oublierai jamais.

Peut-être qu'après cela, je pourrais retourner à l'école, apprendre et étudier, enfin vivre pour de vrai. Peut-être même que je pourrais m'amuser avec des jeunes de mon âge, sans ressentir la peur d'être tué à chaque instant. Je retrouverais le goût de rire, je réapprendrais à vivre.

Et puis surtout, je reverrais naître un sourire sur le visage de ma sœur.

Je suis conscient que nous ne vivrions pas dans les meilleures conditions possibles, mais tout ceci serait déjà mieux qu'aujourd'hui. Nous pourrions manger à notre faim, dormir sur un léger

matelas, et peut-être même, je me permets de l'imaginer malgré moi, que nous aurions un toit pour nous abriter en cas de forte pluie et nous protéger du vent froid hivernal.

En pensant à cette vie future qui nous attend, et que j'idéalise certainement un peu, je sens un léger sourire rêveur apparaître sur mon visage. Alors, je me laisse aller au vent marin qui souffle dans mes cheveux, et qui me rappelle combien je suis chanceux de le sentir ici, combien je suis chanceux d'être encore en vie et d'avoir un futur qui m'attend patiemment...

- Nessim ?

Derrière moi, ma sœur m'appelle.

- Nessim, je te cherche depuis 20 minutes, que fais-tu là ? Il y a un peu de pain et même de la soupe à manger aujourd'hui, vient vite avant qu'il n'y en ait plus.

Je reste encore quelques instants là immobile, face à l'espace, face à la mer, face à moi-même. L'horizon me toise innocemment, rendant invisibles mes doutes les plus profonds et noyant mes rêves d'enfant. Perdu dans la contemplation de cet horizon, je me retourne vers la terre qui m'a accueilli, et me concentre sur le moment présent. Ici.

*Nessim*

*alias Louise Faure*

# Bright Darkness

*Avant de commencer, fermez les yeux pendant 10 secondes...*

*Faites le*

*vide dans votre esprit, concentrez-vous uniquement sur ce que vous lisez, et ne laissez pas votre esprit penser à autre chose qu'à ce qui est écrit avant la toute dernière lettre.*

*C'est fait ? Alors allez-y...*

J'ai mal.

Je n'arrive plus à faire semblant.

Personne ne me connaît vraiment au fond, même si beaucoup disent que si.

Ils pensent me comprendre et savoir ce que je ressens, mais s'ils entraînent une seule seconde dans ma tête, ils ressortiraient torturés pas des pensées horribles et feraient sans doute des cauchemars jusqu'à la fin de leur vie en apparence si tranquille, tant ce que j'ai dans la tête est incompréhensible, noir, et effrayant.

Si vraiment ils voyaient ce que j'appelle les « intrusives », qui font irruption à toute allure dans ma tête quand je suis seule dans le noir et que j'essaie de trouver le sommeil en vain.

S'ils pouvaient voir que mes yeux n'ont pas toujours eu cette couleur si noire, ils sauraient. Ils sauraient que je suis torturée de l'intérieur et que c'est ce mal qui leur a donné cette teinte sombre et sans vie.

Les larmes se mêlent souvent à ce noir et emportent dans le flot de douleur qui coule sans répit, les minuscules morceaux de joies qui s'accumulent grain par grain dans mon cœur. Mais bien sûr, les pensées horribles qui, elles, coulent en continue tel le sablier de la vie, restent bien accrochées et ne s'envolent pas.

Je n'arrive même plus à rêver ! Je suis dans le noir le plus total, ferme les yeux, attends, regarde l'heure une fois, deux fois, mais rien ne se passe. Les seules choses qui pourraient un minimum ressembler à des rêves sont de longs tissus de conneries sans queue ni tête qui se mélangent dans ma tête.

Les nuits sont longues.

Mes yeux, rougis par les larmes et le manque de sommeil, sont cernés d'une forte couleur violacée que je masque sous une couche de correcteur pour que les gens ne remarquent rien.

Car malgré ça je souris.

Devant les

autres je parais pleine de vie. Ils me voient comme une pile électrique qu'il est impossible d'arrêter, qui rigole tout le temps, qui ne peut s'empêcher de parler et de bouger. Mais si je ne le fais pas, les monstres reviennent se jouer de moi et j'ai peur. Peur de ce que je peux faire.

Donc je continue à jouer la petite fille parfaite, travaille bien à l'école, fais du sport, ai de bonnes fréquentations. Les professeurs écrivent depuis des années sur une banale feuille de papier que je suis une bonne élève, moteur de la classe, attentive et intelligente.

« Un rayon de soleil » a-t-on écrit une fois. Si ils savaient. Si seulement ils savaient qu'à l'intérieur, un orage gronde incessamment, il cogne, il se bat, il lutte pour sortir, et le jour où il ouvrira mes entrailles pour s'abattre autour de moi, ça fera peur, ça fera mal, ça détruira tout sur son passage. Ça me détruira.

Depuis trop longtemps je le garde en moi, il me tourmente, mais je souris, je montre aux gens une femme forte, qui a les épaules pour avancer, qui est bien entourée, qui sait se débrouiller, qui rit, et qui est là pour les autres.

Mais que

j'aimerais être cette femme-là !

Je donnerais

tout pour ne plus être cette petite fille perdue, aux genoux salis à force de tomber, qui a peur du moindre bruit qui surgit un peu trop brusquement à côté d'elle.

Bien sûr, j'ai des amis. Des amis précieux, qui sont là depuis 10 ans, 4 ans ou même 8 mois, qui réussissent à faire sortir un rire sincère du fond de ma gorge, qui parviennent à me faire oublier cet orage et à m'évader pendant un bon moment.

Je pense que je leur

en serais éternellement reconnaissante et que je ferais tout mon possible pour voir leur sourire illuminer les environs et pour garder ce lien qui nous unit et me permet de rester debout. Certains, que je pensais être de ceux-là, m'ont lâchée, m'ont trahie, m'ont fait du mal, puis sont revenus pour

remuer le couteau et mettre du sel dans mes plaies encore fraîches, comme s'ils n'avaient pas assez brisé le peu de confiance que j'arrivais à accorder.

J'ai souvent pensé à ce que mes proches feraient si je décidais d'en finir avec ce mal. Je me demandais si j'aurais laissé une unique lettre pour tout le monde, ou bien si j'aurais cherché à en écrire une à chacun.

Je pensais à ce que j'aurais dit à cette incroyable fille aux cheveux longs avec qui je partage de nombreuses passions depuis quatre ans, ou à celle-ci, à la crinière de lion qui a été ma première vraie amie en onze ans.

A certains professeurs qui sont allés au-delà de leur rôle, avec qui je me suis très bien entendue, qui ont réussi à faire sortir un rire du fond de mon cœur et qui m'ont faite avancer. A cette sœur, petite tête blonde, que j'essaie de faire grandir au mieux et qui a tant besoin de moi.

Et surtout, à mes parents, qui m'ont vue grandir et qui je le sais, font de leur mieux pour nous élever ma sœur et moi.

Je pensais qu'il fallait que je retire une pointe de noirceur dans ce monde, mais je songeais à toute celle que je rajouterais si je m'envolais vers un autre endroit, que j'espérais plus paisible. Mais je me suis dit que j'aurais été plus qu'égoïste en faisant cela, car je n'aurais pensé qu'à moi. Certes, je n'aurais peut-être plus eu mal, mais toutes ces personnes, elles, auraient sans doute eu une peine immense. Eux, mes sauveurs qui m'aident tant dans la vie de tous les jours, qui font que je reste debout, me font sourire, me font vivre ! Alors j'ai tenu.

Puis un jour, un son. Une suite de notes, douces, presque imperceptibles. J'ai écouté, j'ai essayé de faire le plus grand vide possible dans ma tête pour ne plus entendre que cette mélodie. J'eus l'impression que plus les notes, qui me semblèrent être du piano, s'écoulaient, plus les monstres sortaient de mon corps, comme effrayés. Cela faisait tellement de bien ! Comme si on arrachait les épines qui entouraient mes poumons et m'empêchaient de respirer, mon cerveau et m'empêchaient de penser, mon cœur et m'empêchaient d'aimer. J'en voulais encore, j'en voulais plus, en quelques secondes, c'était devenu une drogue, alors j'ai suivi ce puissant son libérateur.

Le chemin ne fut pas simple, semé de démons qui essayaient de revenir me hanter. Mais c'est comme si toutes les fois où ils s'approchaient sournoisement, la musique redoublait d'intensité, elle grondait, comme énervée, alors ils s'enfuyaient et les notes redevenaient douces et belles. Elles me protégeaient, étaient comme un bouclier qui s'amplifiait et écrasait tout le mal sur mon chemin jusqu'à elles. Et j'ai marché ainsi durant presque deux ans.

Malgré cette aide précieuse, je continuais à avoir quelques épines qui oppressaient mon cœur et me transperçaient de l'intérieur. Parfois même, des larmes s'écoulaient de mes entrailles, comme le sang s'écoule d'une plaie après une profonde entaille au couteau.

J'ai souvent songé à tout arrêter, à revenir en arrière en me disant que si j'avais pu vivre tout ce temps dans le noir, je pouvais bien souffrir encore un peu.

Mais la musique m'en empêchait.

« Je n'y arrive plus ! » protestais-je en tombant à genoux.

Et elle me répondait :

« Qu'est-ce que tu fais ? relève-toi ! Sois forte ! Lève la tête, avance et arrête de te plaindre ! ».

Alors non sans mal, je continuais ma route, pas après pas, en rechignant et faisant des crises comme une enfant de cinq ans.

Puis un jour, j'y suis arrivée. Et je l'ai vu. Il était là, assis, et ses mains comme ensorcelées, glissaient sur les touches si souplement, tant il avait dû jouer et rejouer ces notes pour que j'arrive jusqu'à lui.

rien.

Et d'un coup, plus

Le silence.

Pas un silence lourd dans lequel le moindre bruit nous ferait sursauter, non. Un silence, comme le tant espéré achèvement d'une quête : il avait enfin interrompu le balai incessant de ses doigts, et ce fut comme s'il se réveillait d'un long sommeil.

Il se leva, marcha lentement vers moi, prit mes mains dans les siennes et me dit :



« Tu vois que tu as réussi, il suffit juste d'écouter ».

Je ne dirais pas que comme dans les contes de fée, toute la noirceur en moi a disparu et que nous vécûmes heureux jusqu'à la fin des temps.

sûr que non.

Non, NON, bien

Mais je ne me suis

jamais sentie aussi libre, aussi grande, aussi vivante !

Un sourire sincère a

peu à peu retrouvé sa place sur mes lèvres qu'il aime tant. Ses mots ont essuyé le mal qui coulait de mon cœur comme de mes yeux.

Ces yeux, d'ailleurs, qui depuis qu'il

est là sont certes toujours aussi cernés, mais se sont éclaircis et ont maintenant une jolie couleur noisette, comme les siens, dans lesquels je vois une porte.

Une porte vers un nouveau plus tard, beaucoup plus clair et vivant que celui que je m'étais dessiné.

Un vrai plus tard.

Avec lui, je me sens bien. Je n'ai plus d'intrusives en flot constant qui obstruent mes neurones et m'empêchent de penser à ce que je veux. Je peux me laisser aller et ne plus avoir peur tout le temps.

Je sais que si je n'arrive pas à m'exprimer, que mes pensées restent coincées au fond de moi, la musique me délivre. Des paroles de chansons mettent les mots sur ce que j'ai besoin de lui dire et je sais qu'il y décèlera toujours des détails qui font référence à notre histoire.

Grâce à lui et à mes amis en or, j'ai réussi à m'ouvrir au monde comme une fleur s'ouvre au printemps et dévoile son cœur au monde entier, sous un immense ciel bleu sans nuage, inondé par de doux rayons de soleil qui caressent ses pétales.

Aujourd'hui, je peux le dire haut et fort, je peux le crier, le chanter, le chuchoter, le penser, l'écrire... mon ailleurs, c'est eux.

*Le papillon.*

*Alias Maëla Graincourt*

## Mémoires

Play *Somedays (I don't feel like trying)* - The raconteurs

Je n'avais jamais compris pourquoi tout le monde me détestait. Dans la cour de récré, les autres enfants m'évitaient et s'ils s'approchaient, ils se moquaient de mon défaut de langage. Alors je les frappais. C'était la seule manière que j'avais trouvée pour qu'ils se taisent et qu'ils me laissent tranquille. J'aimais jouer dans la boue et regarder les insectes. J'aimais bien les écraser aussi et voir leurs derniers signes de vie. La mouche agitait ses ailes et essayait de s'envoler pour une dernière fois, le ver se repliait sur lui-même de douleur alors que l'escargot ne réagissait pas, comme s'il avait toujours été mort. Je m'identifiais à l'escargot. Mais je ne le disais à personne, par peur de moqueries. La maîtresse ne m'aimait pas non plus ; elle avait essayé une fois de s'approcher de moi, mais comme elle était dans mon dos quand elle a posé sa main sur mon épaule, je l'ai mordue par réflexe. Autant vous dire que lorsqu'elle m'a vue me battre avec mes camarades en suivant, elle n'a pas pris ma défense.

« Enfin bref, je comprends pas quoi.

- Tu m'étonnes mon garçon ! s'exclama la vieille, tu ne m'as pas l'air d'être très recommandable ! Les petits voyous comme toi devraient encore moins traîner avec d'autres voyous !

- Ce n'est pas moi qui traîne avec eux, c'est eux qui viennent me chercher. Moi si je pouvais rester loin d'eux, je serais content.

- Ahah tu vas pas faire grand-chose tout seul dans la vie petit ! Regarde-moi, je suis pas foutue de faire quoi que ce soit seule !

- Oui mais vous vous êtes vieille, moi je peux encore faire ce que je veux.

- Mais tu seras aussi vieux que moi un jour. Et c'est là que tu te rendras compte que tu es vraiment seul. Tiens justement... La vieille dame sortit un carnet de son cabas - écris donc ton nom ici.

- Uh ? Pourquoi je ferais ça ?

- Tu vois, je demande à toutes les personnes qui me rendent visite d'inscrire leur nom sur ce carnet. Comma ça je ne les oublie pas. »

J'inspectai le carnet avant de me rendre compte que la dernière visite datait d'il y a plus de trois mois. Elle avait raison ; elle devait être bien seule. J'inscrivis mon nom, prénom et la date puis rendis le carnet à la vieille dame. Une infirmière s'approcha de moi et me pria de rejoindre la sortie :

« C'est drôlement gentil de ta part d'être venu rendre visite à l'un de nos résidents !

- Je m'ennuyais et elle m'a fait pitié à regarder par la fenêtre comme ça. Ses yeux étaient sans vie, aussi vitreux que la fenêtre elle-même.

L'infirmière laissa s'échapper un petit rire gêné.

- Tu sais ce n'est pas évident pour eux la vie ici. Surtout pour des gens comme elle touchés par la maladie d'Alzheimer. Parfois, même leur propre famille les abandonne, pensant qu'il n'y a plus rien à faire... Pourtant regarde la ! Elle ne manque pas de caractère ! Mais malgré tout, ces personnes sont comparées à des légumes ou des animaux ; on leur accorde toujours le statut d'être vivant mais plus la raison... »

\*\*\*

La fenêtre de ma chambre s'était ouverte sans aucun grincement ; je commençais à devenir un pro pour rentrer chez moi en toute discrétion. Comme tous les jours, une fois par semaine, ma mère me retrouverait allongé sur le canapé, ma Pom'Potes à la bouche et s'étonnerait de ne pas m'avoir entendu rentrer. Je me dirigeai vers la salle de bain et relevai mon sweat bien trop large pour moi. Je ne découvris que quelques égratignures. « C'est que je dois m'endurcir, la vieille avait ptêtre raison. » Je pris mon 4h, à mon habitude, mais cette fois-ci, ma mère n'allait peut-être pas me retrouver sur le canapé en fin de compte. Je me précipitai vers l'ordinateur familial et entrai « Aizaimour » dans le moteur de recherche et lis à voix basse : « La maladie d'**Alzheimer** est une maladie neurodégénérative (perte progressive de neurones) incurable du tissu cérébral qui entraîne la perte progressive et irréversible des fonctions mentales et notamment de... la mémoire ? » Du haut

de mes neuf ans, je n'avais compris qu'un mot sur deux de cette définition. En revanche, ce que j'avais compris, c'est que c'était une maladie. Qui plus est, une maladie qui faisait perdre la mémoire. Ce jour-là, la musique qui se jouait dans ma tête changea pour la première fois.

Play *Help me Stranger* – The raconteurs

J'ai compris très vite que l'on ne m'aimait pas, ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi. Mais ça tombait bien parce que les gens qui ne m'aimaient pas, eh ben je ne les aimais pas non plus. Jusqu'à aujourd'hui je rêvais d'un ailleurs ; d'une opportunité pour tout recommencer. Je n'aimais pas ma vie et malheureusement, je n'avais jamais réussi à effacer mon existence avec ma gomme. Ni l'existence des autres d'ailleurs. Si j'avais pu les effacer les uns après les autres et redessiner les acteurs de ma vie, je l'aurais fait il y a bien longtemps. Mais malgré mes efforts, j'ai compris que je n'avais aucun pouvoir sur autrui ; quand bien même je leur répétais de ne pas m'approcher, ils étaient toujours cramponnés à ma vie tout comme les fourmis se rassemblent autour du sucre. Il était inutile de me mettre à l'écart volontairement puisqu'ils finissaient toujours par revenir vers moi. Par tous les moyens, j'ai cherché à me faire oublier, en vain. Mais ce jour-là, une nouvelle réalité s'offrait à moi. J'avais trouvé une maladie qui faisait perdre la mémoire. J'avais trouvé mon ailleurs ; c'était cette vieille dame.

A compter de ce jour-là, je me rendais tous les jours à la maison de retraite avec un unique but : attraper la maladie d'Alzheimer. Maman m'avait toujours dit de me tenir éloigné des personnes malades durant l'hiver par peur que je n'attrape leur maladie. Mais la donne avait changé ; je voulais être contaminé. Comme toutes les maladies que j'avais connues durant mes neuf ans d'existence, je pensais que la maladie d'Alzheimer était contagieuse. Je pensais pouvoir l'attraper, et à mon tour, oublier la vie que j'avais menée jusqu'ici et pouvoir tout recommencer. Être contaminé était devenu mon unique but et chaque soir après l'école, je me hâtais vers la maison de retraite pour retrouver cette drôle de grand-mère.

Pour ne point mentir, j'y ai aussi trouvé une sorte de réconfort. Parce qu'elle m'oubliait, elle ne pouvait me détester. Elle ne pouvait pas me connaître non plus. Elle ne savait rien de moi. Et sitôt qu'elle apprenait quelque chose, elle l'oubliait. Je me sentais en sécurité. Je pouvais lui confier n'importe quoi ; elle l'oublierait. Chaque jour, elle me traitait de voyou. Elle recommençait en oubliant ses propos de la veille. Nous vivions dans deux univers parallèles ; le mien était une flèche, avec un début et une fin. Elle serait toujours rectiligne, sans moyen de revenir en arrière. Chacun de mes mouvements auraient une répercussion sur mon futur. Mais elle ? Chaque journée était une nouvelle vie pour elle. Elle redécouvrait la réalité dans toute sa complexité chaque jour. C'était exactement ce que je souhaitais ; oublier. Plus jamais je ne souffrirais puisque mon mal d'hier serait oublié aujourd'hui. Tout comme la vieille dame ne pouvait ni m'aimer ni me détester, je ne pourrais plus ni aimer ma vie, ni la détester. Et pour moi, ne plus détester la vie était déjà un pas en avant.

Les jours s'enchaînaient et j'apprenais à connaître Marinette. Enfin, connaître, c'était un grand mot. Je ne pouvais pas vraiment connaître une personne qui se renouvelait entièrement chaque jour, mais du moins, je commençais à la comprendre. Je comprenais qu'elle n'avait pas choisi d'attraper cette maladie et face à cela, je me sentais un peu coupable de vouloir l'attraper. Mais ce n'était pas pour autant que j'allais abandonner mon objectif. En la voyant tous les jours, j'avais l'impression de voir un enfant à qui l'on devait tout réapprendre. Elle oubliait même comment marcher ou manger ; les infirmières devaient lui montrer comment utiliser une fourchette pour piquer la nourriture et comment mastiquer. J'étais jaloux de cette vie car moi, j'avais l'impression d'être un enfant à qui on ne voulait rien apprendre. Durant une visite, j'étais étonné de voir Marinette se débattre dans les bras de deux infirmières. Elle criait de sa petite voix de souris que ces deux inconnues la lâchent et qu'on la laisse dormir. Un autre jour, alors que les infirmières essayaient de la faire jouer dehors avec un ballon de baudruche, j'ai vu Marinette soupirer et ses yeux s'embuer. Je crois bien qu'elle n'en pouvait plus de cette vie de faux enfant à qui l'on parle comme à un bébé. Peut-être avait-elle oublié que l'on mourrait un jour mais je crois qu'au fond d'elle, elle savait que la fin approchait. Elle sentait ses forces la quitter et moi, je la voyais dépérir au fil des jours, perdant trop de poids pour son frêle corps.

Mais pour moi, la fin me semblait si loin. Elle était âgée et moi je n'avais que neuf ans. Il était tout naturel qu'elle mourrait plus rapidement que moi. Cela faisait maintenant deux mois que je venais la voir chaque jour, et pourtant, je n'avais toujours pas oublié. Je voulais qu'elle me passe le flambeau, que je prenne sa douleur ; peut-être que si j'attrapais sa maladie, elle en serait guérie. Si le virus venait chez moi, il ne serait plus chez elle ; c'est logique non ? Alors j'essayais d'avoir plus de contact avec elle ; mon combat était devenu le nôtre. Peut-être pouvais-je nous sauver tous les deux. Je pourrais oublier, et elle, elle n'aurait plus à subir cette vie dont elle ne voulait pas.

Un jour, ma maîtresse d'école donna une lettre à mes parents. Le lendemain, je me retrouvai chez un psychologue :

« Eh bien écoutez madame, il est possible que votre enfant soit atteint d'autisme, cela expliquerait son défaut de langage ou sa tendance à ne pas se confronter à la vie sociale.

- C'est une maladie ? m'empressai-je de demander.

- Eh bien non, ce n'est pas vraiment une maladie mon garçon, c'est un handicap mais-

- Pourquoi ? J'ai fait tout ce que je pouvais pour être malade... - mes mains se mirent à trembler- Alors pourquoi ? Pourquoi je suis pas encore malade ? Je veux pas être handicapé je veux être malade ! -Je me retournai vers ma mère- Tu m'as menti ! C'est pas contagieux les maladies ! J'ai toujours pas oublié ! Elle souffre encore et moi aussi ! »

Ce jour-là j'avais appris que toutes les maladies n'étaient pas contagieuses. J'avais appris que je ne serais jamais en mesure d'oublier ma vie. J'avais appris que je ne pourrais jamais sauver Marinette. J'avais appris qu'elle rejoindrait un ailleurs sombre et mortuaire bien avant moi. J'avais appris que tout était fini.

\*\*\*

Un mois plus tard, alors que j'avais arrêté toute visite à la maison de retraite, je reçus une lettre qui me pria de m'y rendre. Je pensais déjà comprendre et je ne m'étais pas trompé. Sans doute comme toute personne, Marinette avait-elle grandi avec la conviction d'être immortelle, comme si chacun d'entre nous était à l'abri de toute menace. L'infirmière la plus proche de Marinette me donna son carnet sur lequel chacun des visiteurs inscrivait son nom :

« Dis-moi petit, c'est bien ton écriture ? je regardai chacun des noms que j'avais inscrit et hochai la tête en signe d'approbation. C'est bien ce qu'il me semblait... Dis-moi, pourquoi chacun de ces noms est-il différent ?

-Je me disais qu'elle serait contente de voir qu'elle n'était pas seule et que beaucoup de gens venaient lui rendre visite. Alors j'ai écrit des faux noms à chacune de mes visites. »

L'infirmière plaqua sa main devant sa bouche avant d'essuyer ses quelques larmes. Elle prit quelques secondes pour souffler puis m'expliqua que Marinette était très reconnaissante envers les personnes qui ne l'ont pas abandonnée et qu'en conséquence, elle voulait répartir de manière équitable son héritage et offrir une part égale à chacun des noms inscrits sur son carnet. En fin de compte, j'allais recevoir la plus grande part étant donné que pendant plusieurs mois, j'avais été le seul à lui rendre visite et que chacun des faux noms inscrits sur le carnet étaient de moi.

Mais avant tout, je venais de comprendre quelque chose. Une nouvelle peine s'était ancrée dans mon cœur ; je n'oublierais jamais Marinette. Cependant, peut-être était-ce un mal pour un bien ; elle était sauvée. Je ne l'étais pas mais elle l'était. Marinette partait à l'encontre de cet ailleurs que peut-être, avait-elle toujours espéré. Elle n'aurait plus à souffrir, désormais il ne restait que moi et mes souvenirs.

Ce jour-là, la musique qui se jouait dans ma tête changea pour la seconde fois.

*Play Now that you're gone* – The raconteurs

Pseudonyme: The raconteurs  
alias Romane Ménoldo